

Thérèse Sellier - Cabourg

Thérèse Sellier habitait avec ses parents à Cabourg où ses parents, artisans, avaient une petite entreprise. Ils cachait un jeune résistant communiste divais, Roger Guyon, il était planqué derrière les poubelles !

Témoignage recueilli par manuel Guyon et retranscrit en janvier 2014 d'après ses notes.

Thérèse :

" Ce jour là, mes parents gardaient mon neveu et ma nièce. Mon frère était prisonnier en Allemagne depuis trois ans, et ma sœur travaillait sur Caen, où elle avait un appartement. C'est là que l'on s'est rendus, avec ma belle sœur, rue Froide, le cinq au soir. Le soir, on était toutes les trois avec mon beau-frère, dans leur appartement, quand on a commencé à entendre les moteurs des avions. On ne s'en est d'abord pas trop soucie, puis on a entendu les premières explosions. Puis je ne sais pas combien de temps il s'est passé, on a entendu un sifflement, l'instant d'après on a été projeté contre les murs, un morceau sur la façade s'est écroulé. Il n'y avait pas de blessés, on est tout de suite descendu dans la rue pour fuir. Les canalisations avaient explosées, les rues étaient inondées.

On s'est dirigés du côté de la mairie, puis des gens nous ont fait des signes et nous ont conduits dans les clos Herbert. Ils y avaient creusé des tranchées. Je ne sais pas combien de temps, on est resté là, mais les bombes n'arrêtaient pas de tomber, de la terre nous tombait dessus, des cadavres nous tombaient dessus. J'ai été prise dans une coulée, et j'ai bien cru y rester. Au petit matin, lorsqu'on est sorti du trou, tout n'était que ruines, et pour sortir de Caen, il a fallu enjamber des corps sur tout le chemin.

Il a fallu faire demi-tour à Bavent, les Anglais et les Allemands se tiraient dessus. On se planquait derrière les bosquets. Il y avait une dame qui nous accompagnait depuis les clos Herbert, son mari était mort cette nuit-là. Elle était là avec ses deux filles et elle nous disait « *planquez-vous, planquez vous, vous allez prendre une balle* ». On a fait demi-tour et il nous a fallu deux jours pour faire les dix kilomètres qui nous séparaient de Cabourg.

Je me souviendrai toujours de la tête que faisait mon père lorsqu'on est arrivés. Mon père nous a fait un cirque, il ne voulait pas quitter sa maison, mais ma mère lui a fait entendre raison. Roger était là....

Roger, il connaissait des gens qui pourraient nous loger dans une ferme près de Crèvecoeur. On est partis l'après-midi même. On est partis tous ensemble, mes parents, ma sœur et son mari, ma belle sœur, la dame et ses deux filles, un petit jeune qu'on avait ramassé sur la route, Roger et moi. On est arrivés à la ferme à la nuit tombée. Ma mère, comme si de rien n'était, est parti dans le pré pour traire une vache.

Et puis on les a entendus de nouveau, maintenant on savait ce que c'était, le bruit sourd des moteurs. On s'est dit « ça y est, c'est pour nous », et ça n'a pas loupé.

Les bombes, le souffle a tout dévasté !

On est restés sonnés, un moment. Tout n'était que débris et poussière. C'est mon père que j'ai vu en premier, il était dans le foyer de la cheminé et criait « *je ne suis que sang, je ne suis que sang* ». Une des gamines était déhanchée, l'autre avait la jambe coupée, tout comme Roger, et le petit gars... Le petit gars était sectionné en deux.

Nous sommes arrivés à Mery-Corbon au petit matin. Il y avait un hôpital de fortune. Nous y avons laissé nos blessés, le petit gars était mort. Une des deux jeunes filles l'a suivi quelques heures plus tard. Elle avait 15 ans, lui 16 ans.

Roger s'est fait amputer et nous nous sommes mariés, moi debout, lui couché. C'était l'été, mon bouquet était fait de jolies fleurs des champs."